

Québec français



Atelier : radio

François Ricard

Numéro 30, mai 1978

Le dialogue des cultures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1978). Atelier : radio. *Québec français*, (30), 59–60.

Cette poésie vous prend par la main, elle n'a pas le cœur arrogant ni le regard hautain et je reprends là le court et beau texte du psalmiste, poète avant tout, semblable et frère, qui ne cherche pas de prodige et tient son âme en paix et repos comme un enfant sevré contre sa mère (Psaume 131). C'est un peu dire comme le poète Miron: «Un jour j'aurai dit oui à ma naissance».

Oui, remettre cette poésie de lutte et de paix, dans la violence du temps, à tout le monde, à chacun et chacune. La poésie d'aujourd'hui, «désolée sereine».

«Ma désolée sereine
ma barricadée lointaine
ma poésie les yeux brûlés
tous les matins tu te lèves à cinq
[heures et demie
dans ma ville et les autres
avec nous par la main d'exister
tu es la méconnue de notre lancinance
ma méconnue à la cime
tu nous coules d'un monde à l'autre
toi aussi tu es une amante avec
[des bras
non n'aie pas peur petite avec nous
nous te protégeons dans nos puretés
[fangeuses

avec nos corps revendiqués beaux
et t'aime Olivier
l'ami des jours qu'il nous faut espérer

et même après le temps de l'amer
quand tout ne sera que mémento à
[la lisière des ciels
tu renaîtras toi petite
parmi les cendres
le long des gares nouvelles
dans notre petit destin
ma poésie le cœur heurté
ma poésie de cailloux chahutés
(Gaston Miron).

André GAULIN

ATELIER: RADIO

Je ne pense pas que nous devions, dans un atelier comme celui-ci, nous livrer à un débat trop théorique sur la radio comme instrument du dialogue des cultures, mais tenter plutôt de nous renseigner les uns les autres sur nos expériences respectives, nos attentes, nos pratiques.

Pour lancer la discussion, je me contenterai donc, en quelques mots, de raconter un peu ce qui s'est passé chez moi, au Québec, et ce qui s'y passe aujourd'hui dans le domaine de la radio. C'est là, en effet, le seul sujet que je me sente en mesure de traiter, convaincu par ailleurs que l'expérience québécoise, malgré sa spécificité, recoupe celle de beaucoup d'autres sociétés.

Comme moyen d'ouverture au monde et aux autres cultures, on peut dire que la radio a joué au Québec un rôle de premier plan au cours des années trente et quarante, c'est-à-dire dans le premier quart de siècle qui a suivi son apparition et pendant lequel elle s'est rapidement généralisée. Ceux qui connaissent l'histoire du Québec savent quelles transformations profondes a subies notre société durant ces années, alors que l'histoire et la modernité ont fait pour ainsi dire une brusque irruption dans notre communauté jusque-là farouchement repliée sur elle-même, maintenue dans l'ignorance presque totale du monde extérieur et vivant dans un isolement qui risquait de plus en plus de l'étouffer. Or c'est tout le système de ses représentations traditionnelles qui, sous le coup de pressions de



François Ricard

toutes sortes, internes et externes, vole en éclats durant les années trente et fait place peu à peu au Québec actuel, beaucoup plus ouvert aux valeurs modernes et au pluralisme idéologique et culturel. Je ne dis pas que l'apparition et la généralisation de la T.S.F. — comme on l'appelait alors — aient été la seule ni même la principale cause de ce bouleversement, mais une chose est sûre: le rôle de la radio y a été crucial.

Ces gros récepteurs autour desquels, dans chaque maison du Québec, l'on se réunissait pour le chapelet en famille, se mettaient ensuite, une fois le chapelet terminé, à parler enfin aux auditeurs un autre langage que celui de leurs curés; les nouvelles qu'ils écoutaient, venues d'Europe et d'ailleurs, leur faisaient voir autrement leur propre pays, le relativisaient en quelque sorte, et leur révélaient des solidarités

jusque-là inconnues. Leur notion de l'espace, leur conscience du monde se trouvaient profondément modifiées, élargies, par les voyages que les ondes hertziennes leur faisaient accomplir. Certes, cette intrusion, car c'en était bien une, mettait en péril leurs anciens enracinements, elle menaçait le tissu villageois et provincial très serré qui les avait enveloppés jusqu'alors. Mais, pour compenser, elle leur inspirait du même souffle un nouveau dynamisme, un nouveau sens de l'appartenance, et les relançait ainsi dans l'histoire. En fait, le Québec actuel ne serait pas ce qu'il est sans ces voix qui, du monde entier, se sont alors mises à s'adresser à lui à travers la radio.

Il faut souligner aussi l'effet qu'a eu la radio sur la conscience linguistique des Québécois de ces années-là. Le français, que l'histoire de notre domination avait ravalé au rang de langue méprisée, coupable même, retrouvait en partie, grâce à la radio, son pouvoir et son prestige. Citoyen de seconde zone depuis plus d'un siècle et demi, le francophone du Québec, à qui ses maîtres avaient fait croire qu'il parlait une langue morte, à usage strictement provincial, découvrait soudain qu'il était possible de dire, d'écouter et de comprendre en français non seulement sa propre culture et sa propre situation, mais celles des autres peuples et de la planète entière. Aussi n'est-il pas exagéré de dire que la radio, à cet égard, a contribué à régénérer la confiance linguistique du Québec, à la décomplexer et à renouveler l'attachement des Québécois au français.

Il est difficile de mesurer exactement l'ampleur de ces phénomènes — les sociologues devraient d'ailleurs s'y mettre sans tarder —, mais une chose reste certaine: la radio a eu, dans l'émergence de la conscience québécoise contemporaine, un effet de stimulation et d'entraînement décisif.

La radio commerciale

Mais que s'est-il donc passé ensuite? Car on peut observer, vers la fin des années cinquante, une sorte de brisure. Est-ce l'arrivée de la télévision (qui a relayé durant un certain temps la radio dans son rôle de modernisation et de «conscientisation» avant de sombrer dans l'insignifiance)? Est-ce la prolifération des radios privées (favorisée par l'augmentation du niveau de vie et de la consommation subséquente à la Deuxième Guerre mondiale)? Il est malaisé de le dire. En tout cas, la radio s'est alors transformée de façon dramatique, sa présence se dédoublant peu à peu, ainsi qu'on le constate actuellement.

D'un côté, en effet, la radio dite commerciale a pris une ampleur sans précédent, devenant — le mot n'est pas trop fort — une sorte de caricature de cette voie d'ouverture, de mondialisation, qu'avait été jusque-là la radio. Il suffit de syntoniser aujourd'hui à peu près n'importe quel poste privé, pour assister à un curieux dialogue des cultures, un dialogue des cultures «à l'envers», pourrait-on dire, dans la mesure où ce qu'on y diffuse a beau venir en grande partie de l'étranger, toute différence, toute spécificité y est automatiquement abolie, réduite à une uniformité parfaite et absolument plate. L'auditeur y est confronté, non plus à

l'autre, mais toujours au même; il y est invité, non plus à échanger, mais à répéter, non au dialogue mais au pur conformisme, à la pure obéissance. L'image du monde que véhicule cette radio, à travers ses messages, ses nouvelles, sa musique surtout (comme disait un chroniqueur montréalais, un disque tourne à New York ou à San Francisco, et des hauts-parleurs le diffusent dans tous les coins du monde), cette image du monde, dis-je, n'est plus celle d'un milieu nombreux, diversifié, surprenant, où des cultures différentes se parlent les unes aux autres, mais plutôt celle d'un immense centre commercial où l'on vend partout la même et mono one marchandise.

Une radio culturelle

En marge de cette radio décultivante, qui occupe, il faut le dire, le plus clair de la place, s'est donc développée, au Québec comme un peu partout j'imagine, une autre radio qui, elle, se donne systématiquement une vocation culturelle, au sens le plus large du terme, et continue d'être ainsi, par excellence, un instrument du dialogue des cultures. Ainsi, CBF-FM et son réseau produisent et diffusent, entièrement en langue française, un nombre considérable d'émissions sur les livres, la musique, les arts, la culture populaire non seulement du Québec, mais de beaucoup d'autres pays. Je relève par exemple, parmi le répertoire des trois dernières années, des séries comme «Aux confins de la francophonie», «La civilisation chinoise», «Hommes politiques du Moyen-Orient», «Le folklore», «Les poésies nationales contemporaines», «Écrivains étrangers», «Les Biennales de la langue française», «Du monde

entier au cœur du monde», «Le Théâtre dans le monde», sans compter, depuis deux ans, la diffusion presque intégrale de la Rencontre québécoise internationale des écrivains. De plus, Radio-Canada participe activement à la Communauté radiophonique des programmes de langue française, lieu privilégié d'échanges et de collaboration, comme — pour ne donner qu'un exemple — l'émission «Séquences» que réalisent à Montréal André Major et à Mons Jacques Bourlez, émission qui permet aux Québécois de se tenir régulièrement au courant de la vie culturelle belge et vice-versa. On peut dire qu'à l'heure actuelle, CBF-FM est peut-être l'une des voies de communication culturelle les plus efficaces entre le Québec et le monde, en particulier le monde francophone, et ce dans les deux sens.

Malheureusement, cette radio reste en très grande partie marginale. Son auditoire est plutôt limité, non seulement par son nombre mais aussi par la couche sociale à laquelle il appartient. Cette situation est évidemment attribuable à une infinité de facteurs, d'ordre avant tout sociologique et commercial. Ce qui nous oblige à poser une question, qui devrait peut-être constituer la question centrale de nos débats: comment cette radio pourrait-elle étendre sa sphère d'écoute? Comment pourrait-elle atteindre les masses en conservant sa vocation d'ouverture culturelle? Autrement dit, comment pourrait-elle opposer à la radio commerciale une concurrence efficace? Doit-elle pour cela se transformer, et dans quel sens? Enfin, quel rôle pourraient jouer dans cette entreprise les enseignants et leurs associations?

Là-dessus, à vous la parole.

François RICARD



FICHE D'ABONNEMENT À RENVOYER À



Québec français

**C.P. 9185
Québec
G1V 4B1**

NOM

ADRESSE

.....
.....

Cochez l'une des deux possibilités:

J'inclus un chèque de \$7.00 pour un abonnement d'un an (4 numéros)

J'inclus un chèque de \$20.00 pour devenir membre de l'Association québécoise des professeurs de français et recevoir gratuitement la revue pendant un an (4 numéros).

Veuillez faire commencer mon abonnement avec le numéro
Veuillez me faire parvenir, au prix spécial de \$1.00 par exemplaire, les anciens numéros suivants: